**Magic Number 8**

**1**

Des dizaines de morts liées aux caricatures du prophète, des églises en flamme. Premier foyer de grippe aviaire découvert en Afrique. Neuf expatriés de Shell séquestrés. Non, ce n’était pas la meilleure époque pour venir travailler au Nigeria.

L’avion se vide à Port-Harcourt. Nous ne sommes plus qu’une petite dizaine à poursuivre jusqu’à Abuja. Devant le douanier, la réponse est toujours la même : « 30 days ». Je soupçonne les autres passagers d’être mes futurs collègues. Nous serons les observateurs officiels du recensement de population 2006. L’Union Européenne met les billes, les Nations Unies exécutent en collaboration avec le Ministère de la Population, une boite privée est sollicitée pour observer et valider le processus : c’est nous. Attroupés comme des brebis égarées devant l’entrée du modeste aérodrome, un minibus passe nous ramasser.

Gédéon, de la boite de consultance, fait l’animateur « et toi tu es d’où ? », « et toi ? », « et toi ? ». Deux femmes, Russes, c’est la première fois qu’elles quittent leur pays, deux Népalais, un Américain, un Congolais, un Camerounais et le Hollandais qui s’agite au milieu. Choc frontal. Un pick-up bondé de militaires vient de nous doubler et un des hommes en arme a asséné un coup de poing retentissant sur le capot. Moment de flottement. Le militaire fait signe de nous ranger sur le coté. Les Russes maudissent le tsar et se demande dans quel pétrin elles sont venues s’engouffrer. Nous comprenons quelques secondes plus tard, le convoi présidentiel nous dépasse, une centaine de 607 flambant neuves zigzagant à 200 km/heure sur cette nationale en respectant scrupuleusement les 40 centimètres de distance de sécurité réglementaire maximum entre deux véhicules. Le convoi passe, la tension redescend, la colonie de vacances peut continuer.

Protea Hotel. Il fait nuit. Rapide présentation de l’équipe d’encadrement ; les monos. Bruce, un géant, curieux mélange entre John Borg et Gérard Depardieu, plonge son regard au fond de nos êtres plusieurs secondes en nous serrant la main. Âme exceptionnelle ou stratégie d’école de commerce hollandaise ? Bruce est le chargé de mission : le dirlo.

Comme d’habitude, le per diem, le remboursement des frais de missions est fixe : quel que soit le montant réellement dépensé la somme remboursée reste la même. Nos amis népalais ont donc repéré l’hôtel le moins cher de la liste qui leur avait été soumise. Les monos qui nous accompagnaient, le Hollandais et les Russes, salariés de la boite mère, logent au Protea en compagnie des autres monos. L’Américain a réservé au Sheraton. Le Camerounais disparaît dans la nature sans que personne ne s’en aperçoive. Et nous ne sommes plus que deux avec Jean-Claude, le Congolais à nous diriger vers le Chelsea, l’hôtel où sont « les autres ».

Malgré nos réservations, l’hôtel est complet. Tentative au Sheraton, complet. Heureusement, j’ai retenu le nom de l’hôtel où sont descendus les Népalais : direction le Dayspring. Encore complet ; pas de bol. Trente minutes à faire le pied de grue à la réception et comme par miracle on nous trouve deux chambres « Ce sont les plus pourries mais si demain vous restez encore, on vous en donnera des mieux ». Soit.

Le marcel et le pantalon de survêtement bleu ciel que porte Jean-Claude détonne avec le complet 3 pièces et la cravate extra-large qu’il arborait il n’y a pas une demi-heure. Nous nous sommes donné rendez-vous au restaurant pour grignoter rapidement avant de se jeter au lit. Jean-Claude fait de la recherche à l’université de Bruxelles. Dans un labo de démographie. Ouah ! Je reviens du Congo et lui n’y a pas mis les pieds depuis 15 ans, nous avons pas mal de choses à échanger. Le lendemain, en grattant un peu plus, j’apprendrai, que la fac de Bruxelles, il n’y a pas mis les pieds depuis deux ans mais qu’un poste l’attend à celle de Kinshasa. Du salaire de cette mission, il ne sait encore que faire... Financer un stage de 6 mois non-rémunéré pour l’ONU à New York où s’acheter une parcelle de terrain à Kinshasa. « Une parcelle, au moins, ça perdure » conclut-t-il.

\*\*\*

Chelsea Hotel. En retard, le projet ne dispose que d’un seul minibus et nous sommes servis en dernier. La salle de conférence est bondée, quatre-vingt « experts » et le reste pour l’encadrement, la logistique, l’administratif ; nous sommes en tout plus d’une centaine.

Trois kilos de documents chacun entre les mains, nous tachons de trouver une place le long des tables banquets, face aux petites bouteilles d’eau minérale glacée si caractéristiques de ce genre d’évènement.

Avec Jean-Claude, nous finissons au fond de la salle. Nous ne voyons rien, la taille de police des transparents est ridicule. Nous n’entendons pas grand chose non plus. Volume insuffisant et accents incompréhensibles. Heureusement, c’est bientôt la pause café, accompagnée de tonnes de petits fours et amuse-gueules en tout genre : œuf, poisson, crème anglaise et salade de papaye. La *french connexion* se recompose autour du buffet. Nous nous sommes connus à l’ambassade du Nigeria lors de la demande de visa. Deux retraités nés dans les années 30, une Irlandaise vivant à Paris, un jeune homme officiant pour la branche française du consortium ; un Belge, cartographe, trouvé en chemin. Les discussions tournent autour du visa, du voyage, de l’hôtel. Nous sommes coupés, il faut se rasseoir, jusqu’à la prochaine pause...

Le lendemain je me place plus prêt de la tribune, à coté d’un jeune Hollandais, salarié de la boite mère. Plutôt que d’aller débusquer des experts à chaque recoin de la planète, un bon nombre de jeunes gens travaillant en interne ont été envoyés pour cette mission. Hautes études, parcours brillants, confinés à des tâches administratives à la maison, ils passent de l’autre coté de la barrière, l’expertise, et décuplent leur salaire, le temps d’une mission.

Briefing sécurité par le PNUD[[1]](#footnote-1). Enfin du concret. Car si on tourne autour de l’historique des recensements de population au Nigeria, du 19ème jusqu’à aujourd’hui, toujours rien de spécifique sur ce que l’on attend de nous. Avec la sécurité, on touche à un aspect égoïste et personnel, l’attention des troupes se relève. L’homme noir d’une cinquantaine d’années prend son souffle à la tribune et se lance dans une grande tirade. Quinze minutes plus tard, sa première phrase est toujours en cours, mon attention décline, j’examine les lustres. D’un briefing sécurité j’attendais des faits, des lieux, des dates, des recommandations. Rien de tout cela. L’orateur enchaîne impassible. Mon voisin ne se contient plus, il essaye de me dire quelque-chose, sa voix se brise, ses yeux se mouillent et des cascades de rire refoulées terminent en ronflement au fond de sa gorge. Son esprit cartésien est confronté à une des scènes les plus irrationnelles qu’il lui ait peut-être été donné de voir – une prestation d’un représentant des Nations unies. Je me laisse aussi aller quelques secondes, puis reporte mon attention sur les lustres, des détails ont pu m'échapper. La question finale posée à l’orateur tranche par sa brièveté et clarté : « Pour résumer, en cas de problèmes de sécurité, vous nous dites que le PNUD ne pourra strictement rien faire pour nous ? ». Je suis épaté que quelqu’un ait pu suivre et analyser le contenu du discours. Le technocrate repart pour 15 minutes de monologue. Peu importe, la question nous a suffisamment éclairés.

Nous connaissons certaines modalités pratiques depuis la veille. Nous serons par équipe de 2 à raison d’une équipe par Etat du pays. Les destinations, comme les membres des équipes seront tirés au sort selon les exigences suivantes : parité homme/femme, Africain/non Africain ; senior/junior et les musulmans envoyés vers le nord, à majorité musulmane. Suivant la situation sécuritaire certains Etats, comme le Delta ou Rivers, pourraient ne pas être couverts. Restait à faire une place au hasard. Les dés avaient déjà été lancés et les résultats seraient affichés après la pause-déjeuné...

Fourmillement autour des piliers où sont scotchées les listes. Je repère mon nom face à la mention : Taraba State.

Me voila bien avancé... Je repère l’Etat sur une carte : direction Nord-Est. Un peu rassuré, ni dans le sud où les pétroliers sont séquestrés ni dans le nord où l’on flambe le chrétien pour célébrer la liberté de la presse danoise. En revanche, j’ai beaucoup plus de curiosité concernant mon partenaire. Nous allons passer les 15 prochains jours pieds et poings liés, comme mari et femme, le succès de l’expérience que nous entamons sera lié à notre compatibilité, ou non.

Pierre-Pascal. Un Camerounais. Oups, de ma mission précédente au Congo, de ma collaboration avec 3 de ses compatriotes, je garde un très mauvais souvenir. Surtout un, tout dans le costume, rien dans le professionnalisme. Ce PP, je ne vois pas qui c’est. Un collègue me rafraîchi la mémoire. « Mais si, tu le connais, il était au PNUD avec nous hier. » Je vois, nous discutions, ambiance cocktail, l’homme se joint à nous, ou peut-être était-il là depuis le début et ne dis pas un mot. De temps en tant il hoche la tête ou sourit. Sa ressemblance même physique m’avait marqué avec mon ancien collègue. Dire que j’ai un mauvais a priori serait exagéré – nous nous saluons, froidement.

Nous sommes sollicités de toutes parts, récupérer des documents papiers et d’autres numériques, organiser notre départ, faire une photo de groupe par région « on en reprendra une autre quand vous reviendrez du terrain » a lancé la chef de projet, le Doc Elizabeth, une femme énergique et malicieuse qui nous tiens avec un gant de fer. Je tourne à 12000 tours minutes, vaque d’une tache à l’autre. Pendant ce temps là, mon collègue est aussi impassible et immobile qu’une tortue d’eau douce sous l’effet de l’opium. Ironiquement, je ne figurerai pas sur la photo de groupe et PP si. Il commentera bien plus tard : « Je fais partie d’une ethnie au Cameroun, mal aimée, minoritaire mais nous possédons la plupart des terres et des négoces... Si tu nous mets dans le désert, on marche, on marche, on marche. Et on revient... Si tu nous mets dans l’eau, on nage, nage, on nage... Et on revient... ».

Fébrilité. Agitation. Les équipes partent dès le lendemain et nous sommes censés savoir pour quoi faire. Dernière valve de questions et recommandations. « Attention, vous êtes observateurs, vous ne devez pas interférer, par contre si vous voyez quelque chose d’énorme, il faut nous avertir ».

* Qu’est-ce que vous entendez précisément par quelque chose d’énorme ? relève une main près du buffet.
* Et bien quelque chose de louche. Par exemple, vous savez qu’ici en moyenne, un foyer se compose de 4 ou 5 membres. La répartition des budgets au niveau national se fait selon la population de chaque Etat. Plus un Etat est peuplé, plus la part de budget qu'il reçoit est importante. Cela pourrait inciter les gouverneurs a essayé de gonfler leurs populations... Sur un même questionnaire vous pouvez enregistrer jusqu’à 8 membres... Donc si vous vérifiez une pile de questionnaires, vous aller trouver aléatoirement des foyers de 1 à 8 membres... Par contre, si tous les questionnaires comportent systématiquement 8 membres, alors là oui c’est louche, *that is gross*. On appelle ça le « *magic number 8* ».

**2**

Rendez-vous au Protea Hotel pour le grand départ. Roger est l’un des deux responsables de la zone Nord-Est, vêtu d’un costume colonial, il me briefe sur les spécificités de notre territoire, avec un accent british persistant, malgré les 40 années qu’il vient de passer en Afrique. Roger me donne le nom de l’hôtel où nous nous retrouverons ce soir : Jewellery Lodges, regarde par-dessus mon épaule et souris, j’ai noté « Djula Lodges ». Je n’avais jamais autant eu la sensation de passer du temps avec Higgins.

Nous ne serons pas seul dans cette aventure. Moussa sera notre chauffeur, d’un rutilant quatre roues motrices Toyota couleur bordeaux. Le convoi démarre. Les 5 équipes de la région Nord-Est feront route ensemble jusqu’au soir ; au matin séparation et chacun vers son Etat. Passage à la pompe et flashback vers le Congo. Le chauffeur paye lui-même le carburant et lance « on fera les comptes plus tard ». L’instant d’après, nous perdons les autres. Moussa sort son téléphone portable et appelle ses collègues. C’en est trop, j’hallucine complètement. J’ai dû être traumatisé au Congo. Combien de journées perdues, combien de millions de dollars perdus, combien de magouilles, emprunts et bricolage car le budget du carburant n’est pas là. Ou car un coup de fil n’a jamais été passé. « Hé ! Je n’ai pas les unités, papa ». Je me remémore ces dizaines d’agents électoraux, entassés comme du bétail dans des camions avec des sacs de jute pour seuls bagages, poirotant des heures sous le cagnard de la bâche, car chaque partie prenante se rejette l’achat du carburant. Je découvre une nouvelle Afrique. Celle des gratte-ciels qui émaillent le paysage de la capitale et des routes en parfait état. L’Afrique du pétrole.

Membre de l’Opep, le Nigeria est la première puissance pétrolière d’Afrique et le 8ème exportateur mondial. Considéré comme l’Etat le plus corrompu au monde, le Nigéria est aussi le seul pays pétrolier à présenter un déficit budgétaire. La priorité du Nigeria face aux pays voisins dans la toute récente annulation de dette pouvait laisser songeur, tout comme la pertinence pour l’Union Européenne d’investir 125 millions d’euros dans ce recensement. Certes, les natifs s’éternisaient dans la misère.

Les kilomètres défilent dans le silence. Tel un pic, je brise la glace. Improvise deux ou trois détours pour arriver à une question essentielle : « Monsieur, à qui ai-je l’honneur ? ». Une fois la machine lancée, le flot est assez régulier. PP est francophone, il bougonne dans sa barbe et je ne retiens que les mots-clés. Prof de fac, il est engagé dans la réforme des Nations Unies via la réalisation des documents pays et a participé à l’écriture de divers ouvrages collectifs de démographie. Un mot revient sans cesse : Méthodologie, méthodologie, méthodologie.

Ça alors ! Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Je vais m’imprégner de chaque seconde que nous passerons ensemble pour m’enrichir, étoffer mes acquis et me former au contact du Prof : méthodologie, méthodologie, méthodologie. Je m’assoupis dans le coton, rêve méthodologiquement. Retour au monde du silence jusqu’à notre destination finale. Pas une question à mon sujet.

Moussa est un gaillard souriant et sympathique. J’ai néanmoins beaucoup de mal à le comprendre. L’accent est prononcé, les mots mâchés sont débités tels des rafales de mitraillette. Toutes ses phrases sont ponctuées d’un éclat de rire. Comme je dois lui demander de répéter, il en rigole deux fois plus. PP semble le comprendre aisément, du coup, pour ne pas trop interférer, je reste parfois dans le doute.

Notre première instruction à destination ; se présenter au Bureau de la population et prendre contact avec son Directeur. Nous sommes dimanche, je n’y crois guère. Pourtant, quelques policiers à l’entrée de l’officine relèvent un semblant d’activité. La ville se nomme Jalingo, une fournaise, 40° en permanence. Les bureaux sont exigus, des murs décrépis, un hall d’entrée où d’autres policiers sont avachis, 3 ou 4 petites pièces poussiéreuses, c’est tout. Le gardien nous conduit directement dans le bureau du directeur – un quadragénaire affable et prévenant, vêtu d’un long vêtement et coiffe traditionnelle. PP bougonne 3 mots, je complète la présentation en me contentant du minimum : nous sommes observateurs de l’Union Européenne. Je m’efface devant le prof, profil bas, je suis le disciple : méthodologie, méthodologie et encore méthodologie. Le directeur nous invite à prendre place sur un canapé défoncé – sa table de travail est jonchée de paperasse, pas un ordinateur ou quelconque outil bureautique, par contre, 3 téléphones portables soigneusement alignés. Je sens bien le regard interrogatif qu’il porte sur nous, PP ne bronche pas, les minutes passent, le bureau reprends son activité. J’ai compris ! Nous allons nous fondre dans le paysage ! C’est de l’observation ! Ce canapé sera notre calypso ! Bravo prof. Effectivement, au bout d’une heure nous en savons déjà énormément, ce bureau est une véritable fourmilière, les allers et viens sont incessants. Nous écoutons les conversations ainsi que les appels téléphoniques, souvent en anglais, sommes témoins de chaque hésitation, chaque mouvement. Les regards du directeur se font plus insistants et je commence à trouver le temps long. J’ai trouvé ! Peut-être attend-il que le bureau soit vide. Afin que le directeur puisse répondre à nos questions en toute confidentialité et toute sérénité. La nuit est tombée. Le fourmillement se fait plus subtil. Le bureau est maintenant vide, seul le directeur et nous. Bravo prof ! Quel professionnel ! PP reste néanmoins aussi muet qu’une carpe corse. Le bureau se rempli de nouveau. Je commence à bouillonner intérieurement. Puis la phrase jaillit de la bouche de mon comparse, provoquée par quelques obscures oscillations planétaires : « Nous allons donc vous poser des questions ». Le prof laisse les interrogations en suspend et n’enchaîne pas, laisse place à la discussion, un débat hautement enrichissant s’instaure, entre les différents membres du bureau sur l’échec d’une parité homme/femme dans le recrutement des énumérateurs. L’espoir reprend, mais le doute s’est instauré, définitivement.

La responsable de zone n’a pas jugé utile de prévenir de notre arrivée, l’hôtel est complet. Nous sommes rabattus sur une résidence à la sortie de la ville, un studio à partager avec PP tels les frères siamois. Je soupçonne le chauffeur de dormir dans la voiture, il reste toujours très évasif sur le sujet, la moindre chambre d’hôtel équivaut à la moitié de son salaire quotidien.

Le lendemain, retour sur notre habituel canapé face au directeur afin de poursuivre l’investigation. Mais je n’ai plus la patience de la veille. Je pose une première question. Une pause, un espace pour que PP puisse s’immiscer. Silence. J’enchaîne sur une autre question, laisse de nouveau un espace, silence. Je conduis alors les entretiens et ne m’arrêterai plus.

Aléatoirement, nous ont été attribués 6 zones à *monitorer*, correspondant à 6 groupements de population au sein de deux gouvernements locaux distincts : Lao, 40 km au nord de la capitale d’Etat où nous nous trouvons et Takum, au fin fond de l’Etat, au sud, près de la frontière camerounaise. Nous passerons 3 jours dans le gouvernement local de Lao accompagné d’un guide avant de reprendre la route pour Takum pour 3 jours encore, cette fois avec une escorte policière, la situation sécuritaire étant jugée plus tendue. Certains villages, suite à un changement arbitraire de frontières administratives, ne reconnaissent pas la nouvelle autorité locale de leur juridiction et refusent le recensement.

Au bout de quelques jours, je suis gêné de monopoliser la parole et l’enquête, je propose à PP de nous répartir les tâches et donc les grands thèmes de notre rapport final. Pendant que l’un entamera l’entretien sur un thème, l’autre pourra reprendre et synthétiser ses notes du thème précédent, repérer d’éventuels oublis, et reprendre l’entretien par la suite pour démêler les nombreuses confusions. Encore une fois, je ne peux distinguer la totalité des mots qui sortent de la bouche de PP, mais la réponse est négative. « Non, ... moi je fais tout ... tout est important ». « Puisqu’au moment de l’écriture du rapport, il faudra bien se séparer les tâches, autant s’organiser tout de suite » je conteste. Charabia en retour.

Ce n’est qu’une semaine plus tard, presque à la fin de notre périple, que PP ouvrira la bouche en rapport avec notre production commune. « Bon, nos deux rapports... ». « Pardon ? ». Je suis fou de rage, la dernière touche de verni vient de s’écailler, le collègue n’avait tout simplement pas compris que nous devions rendre un unique rapport par équipe, j’ai l’impression d’être seul dans la barque. Cerise sur le gâteau, PP ponctue parfois mes questions d’un « of course », comme si la question était si évidente qu’elle ne méritait d’être posée. Je reste impassible. Sa mine se fait dépitée lorsque l’heure tourne alors que je souhaiterais approfondir et démêler les intrigues jusqu’à plus d’heure. Je reste sur ma faim, parfois sur mes doutes. Méthodologie, méthodologie, méthodologie, me voici avec un frein à ma méthodologie.

Les jours défilent. Trimbalés comme des touristes en goguette. Nous suivons des équipes d’agents recenseurs, sommes plongés au sein du quotidien des familles. Tous ces villages traversés depuis des années en Afrique et d’un seul coup la réponse à toutes ces questions que je laissais d’habitude au bord du chemin. A la limite du voyeurisme. L’âge, l’origine, le niveau scolaire, la situation familiale, la profession, en passant par les habitudes sanitaires et la possession ou non d’un accès internet haut-débit, dans ces villages sans eau ni électricité. La population est enjouée à notre contact. Si mon collègue passe plus inaperçu, je reste et demeure le blanc. Mais pas d’hystérie ou de tentatives d’extorsion comme au Congo, juste une allégresse. Presque une indifférence de la part des adultes. Les enfants s’agglutinent et la joyeuse troupe s’accroît, famille après famille, nous sommes presque une cinquantaine dans la cour du dernier chef de foyer, tous assis par terre au pied d’un manguier et de la marmite bouillonnante de poisson du fleuve préparé au feu de bois. Nous trouvons parfois les employés de bureaux locaux en plein sommeil sur des bureaux hors d’âge, toutes portes ouvertes pour laisser passer autant soit peu de fraîcheur. Comme ma grand-mère, ils insistent pour nous payer l’essence, nous glissent des enveloppes usant de tous les subterfuges, jusqu’à que nous soyons obligés de faire semblant de nous offusquer. « Vous savez, c’est vraiment dans les traditions locales, vous auriez dû accepter » commentent les témoins.

Sur un ton paternaliste, nous sermonnons les agents recenseurs : « cette question s’appelle une question filtre, regarde c’est noté ici *6 ans et plus*, si l’enfant n’a pas encore 6 ans accompli, ce n’est pas la peine de la poser, vous comprenez ? ». Certes nous ne sommes pas censés intervenir, nous observons tout d’abord, mais la tentation est trop forte de redresser le tir, les erreurs sont souvent minimes, dues à une formation chaotique, mais très vite corrigées une fois les instructions réitérées. Nous effectuons la même tâche que ces superviseurs d’enquêteurs dans les sondages de rue, payés le salaire minimum, mais sans l’aspect encadrement, sans le rapport de force.

La routine s’installe. Les noms des villages se confondent. Les problématiques se répètent, rupture de stock de questionnaires, crayons usés, difficultés de transport et de communication, questions mal comprises et le traditionnel « les tee-shirts et les casquettes Recensement 2006 qui nous avait été promis, c’est pour quand ? ». Nous sommes maintenant dans le gouvernement local de Takum, le chef de village nous offre Maltina[[2]](#footnote-2) sur Maltina à température ambiante, du vin de palme ainsi qu’un autre élixir local passablement alcoolisé, bouilli dans une marmite gigantesque et touillée par une gamine. Les villageois sont assis à proximité sur des troncs d’arbres et se mettent leur compte toute la journée. Je prends photo sur photo.

« Ah ça c’est bizarre, trois médecins et un avocat dans une même famille pour un village rural et isolé comme celui-là » lance PP, en français. Nous sommes dans une espèce de grange où sont stockés grains, maïs, igname et la première fournée de questionnaires remplis. Je prends une partie du tas. Certes, la composition des familles ne reflète en rien ce que nous avons vu jusqu’à présent, mais autre chose m’intrigue, foyer après foyer, toujours 8 membres par famille. Le fameux *8 magic number*. Des entrées pour des enfants de 2 ans avec une empreinte digitale de la taille de mon pouce... Mon collègue a l’autre partie du tas, il confirme, tous des foyers de 8.

Nous chuchotons encore un moment, relevons les incohérences puis restons silencieux. Sept à huit personnes nous font face, nous observent, depuis notre entrée dans la grange, le chef du village, le superviseur, des enquêteurs et quelques inconnus. Je relève les numéros de séries des questionnaires et les références d’un ou deux foyers. C’est la peur qui m’étreint maintenant. Nous sommes face à un cas de fraude. Ce type de fraude n’est pas du fait des enquêteurs, elle vient de tout en haut, du gouvernement local, voir de l’Etat. Et nous venons de percer cette fraude. Dans ce pays avec un tel taux de criminalité, rien au monde ne les empêche de nous jeter au fond d’un puits et de prétendre à la disparition, d’inculper le banditisme. Quelques minutes auparavant j’étais encore, avec mon short et mes sandalettes, le verre de vin de palme dans une main et l’appareil photo dans l’autre. Maintenant plongé dans l’angoisse. Nous rendons les questionnaires et faisons mine de rien.

**3**

Presque une quinzaine de jours ont passé. Le Sheraton d’inspiration Ceausescu, colonnes en marbre et lustres démesurés, tranche avec le dénuement que nous avons connu sur le terrain.

Tout d’abord, une semaine à Jalingo pour la rédaction du rapport, hôtel sans électricité, horaires de travail fondamentalement différent avec PP pour s’arranger à ne se croiser qu’une à deux fois par jour. Le midi, j’invite Moussa à déjeuner, il m’explique les origines de la scarification. Son pays compte 250 ethnies, autant de langues et de motifs de scarification. Il prétend tous les reconnaître. Moussa a été scarifié à l’âge de 15 jours par son père, deux flèches parallèles à partir de la commissure des lèvres, symétriques. Lui-même ne touchera pas à ces enfants, malgré les pressions de ces propres parents, « C’est du passé, nous sommes civilisés maintenant. »

Nous observons enfin le paiement des agents recenseurs, un cafouillage sans nom, listes de salariés et attestations falsifiées, les uns payés à la place des autres, l’impossibilité de tirer quoi que ce soit au clair. Puis retour vers la capitale pour la mise en commun des rapports dans les studios du Protea. Laptop posé sur la table à repasser et Gédéon au bord de la piscine en tong. Elizabeth organise des séances de compte-rendu, verbaux, avec la consigne, « racontez vos anecdotes, soyez drôle ». Les Africains avec leur tradition orale de compteurs s’en donnent à cœur joie, les interventions s’éternisent dans la gaudriole générale. Même Roger en perd son flegme « Mais je dois avancer sur le rapport général, je n’ai pas que ça à faire ! ». Rose-Marie, l’Irlandaise de la *french connexion* est outrée « Nous ne sommes pas ici pour rigoler, chaque minute coûte des milliers d’Euros à l’Union Européenne. ». Les Africains n’en ont cure. Le sujet de prédilection est le remboursement des frais, le lieu favori le bureau des finances. Un Congolais, ancienne connaissance de brousse, arrivé avec deux jours de retard, pense aussi devoir partir 2 jours avant les autres, le devoir l’appelle, et de toute urgence. Il sort du bureau tout piteux, « bien sûr, ils me laissent partir, par contre ils me couperaient deux jours d’honoraires, ça fait beaucoup quand même, alors je vais rester ». Je souris, un peu de justice dans ce bas-monde. J’observe mon voisin, il colle avec application des cartes téléphoniques, bien alignés par groupes de 8 sur des feuilles A4. En tout, une soixantaine de cartes 10 et 20 dollars, le tout en remboursement de frais. C’est à mon tour d’être outré, nous avons dépensé en tout et pour tout, avec PP, quatre cartes de 5 dollars...

Certes nous étions le plus souvent hors couverture. Le soir de la découverte du cas de fraude, ma première réaction de retour à l’hôtel avait été de téléphoner à Michèle, notre responsable de zone, la comparse de Roger. Ma collègue est alors sous le choc, sa voiture vient de se faire caillasser par une foule en colère. Ma *breaking news* du *8 magic number* passe largement au second plan. Je tourne en rond toute la nuit, m’interroge sur la suite qui sera donnée à cette affaire. Une investigation du ministère ? Du PNUD ? Des autorités locales ? Le lendemain matin j’envoie tout de même un message fleuve, avec chaque numéro de série afin de laisser une trace écrite. Lorsque je leur raconte enfin de vive voix à Abuja lors de nos ateliers d’écriture, les deux comparses ouvrent grand la bouche et émette en cœur un tonitruant « vraiment ? » de stupéfaction. Je chevrote un « oh ! » désarçonné, comment un signalement d’un cas de fraude a-t-il pu passer à ce point inaperçu ?

Je me rendais compte à quel point nous avions été isolés, la moitié de nos collègues auraient pu être portés disparus et nous n’en aurions rien su... De fait, à notre retour, nous prîmes aussi conscience d’avoir été épargné, malgré la bonne humeur des séances de compte-rendu, chaque équipe avait eu à faire face à un caillassage en règle, échauffourées, bousculades, jusqu’à l’enlèvement d’un chauffeur pendant 24 heures avec une tortueuse histoire de rançon.

Lentement, la colo reprend son cours. Nous nous connaissons tous maintenant, le groupe est soudé, la phase de dessoudage, peut donc commencer. Quel groupe joindre à la pause ? A coté de qui s’installer le midi ? Avec qui dîner ce soir ? De petites cellules se créent, certains s’accrochent, d’autres s’approchent précautionneusement et se font éviter sans ménagement. La cruauté des cours de récré reprend son droit, sur fond de distribution de cartes de visites professionnelles, la fin approche. Les docteurs, professeurs et autres titres pompeux sont toujours là, mais les jours passent et la vie en communauté met tout le monde à nu.

Roger peste, prêt d’un quart d’heure que nous poireautons et toujours pas de minibus en vue pour nous ramener à l’hôtel. Il nous propose de partager à nos frais entre les 5 que nous sommes un taxi privé. Acquiescement général. A la seconde même au Roger entre dans le taxi, le minibus se pointe. Mes collègues se détournent du taxi sans hésitation aucune. J’accompagne Roger. Il ne fait aucun commentaire, me raconte sa longue carrière, en commençant par l’Afghanistan. J’évoque aussi une mission dans ce pays. « Dans les années 60 aussi ? » commente Roger. Non, je réponds, je réprime le fou rire, à quoi bon le perturber en lui annonçant que je n’étais pas né dans les années 60.

Soirée festive et barbecue sur fond de musique congolaise. Je complète ma collection de cartes de visite comme s’il s’agissait de vignettes panini. J’observe, fasciné, le panaché de profils qui s’offrent à mes yeux : des consultants indépendants, des fonctionnaires d’officines nationales de statistiques ou de ministères de la population, des professeurs de démographie sur 3 générations, X enseigna à Y qui lui même enseigna à Z, des universitaires Nigérians expatriés officiant dans les facultés de Johannesburg, Londres ou Bruxelles ou encore les administrateurs de la société d’expertise.

Avant dernier jour au Sheraton, compte-rendu et présentation générale en interne dans la salle de bal. En fin de parcours, Bruce prend le micro « Beaucoup d’information, le temps passe, j’aimerais qu’on fasse rapidement à main levé un petit relevé d’opinion pour savoir si vous jugez la qualité de ce recensement peu satisfaisante, satisfaisante, très satisfaisante... ». Taulé général dans la salle, « il est trop tôt pour se prononcer, qu’est-ce donc ces méthodes dignes d’institut de sondage aux experts que nous sommes » répond l’audience. Bruce persiste : « écoutez, je sais que vous êtes des universitaires, mais ce n’est pas un travail d’analyse que l’on vous demande ici, demain cela sera la présentation finale de notre mission devant les représentants de l’Union Européenne, du PNUD, du ministère, des ambassades... alors la question qu’ils se posent, pour laquelle cette mission a été financée et sur laquelle il faudra les aiguiller, c’est *est-ce que le processus à été jugé satisfaisant* ? »

Re-tollé général. Bruce n’obtiendra pas satisfaction. Elizabeth entre dans la bataille et envoie valser Bruce, reprend le micro et propose une dernière série de questions. Le débat reprend, de peu d’intérêt, puis c’est au tour de Pascal, le cartographe belge de prendre la parole. Pas vraiment une question, plutôt un compte rendu des cas de sur-comptage auquel il a pu faire face. Lui aussi a été confronté au *8 magic number* comme d’autres équipes de sa zone. Elizabeth prend un air étonné voir dubitatif et passe à l’intervention suivante. Je lève la main comme un possédé, je veux savoir quelle suite sera donnée à ces nombreux cas de fraude, s’il s’agit bien de fraude. La parole est donnée à un autre, enfin, la séance est levée.

Hôtel Sheraton. Dernier jour. Le gratin. Après les photos d’ouverture, les journalistes sont fermement priés de sortir. Et la transparence ? Cela ne semble pas troubler mon voisin, un hollandais d’une cinquantaine d’année qui dort profondément, se réveille dès que son ronflement se fait trop sonore. Il sortira ensuite son téléphone portable dernière génération et se lance dans la rédaction d’un sms d’une demi-page. Je l’apercevrais un peu plus tard au buffet du restaurant, en première place de la queue. Une femme s’assoit à ma droite, tailleur griffé, maquillage voie lactée, lunettes saillantes et pochette union européenne– arrivée deux heures en retard, hoche la tête à tout ce qui se dit avec détermination pendant une demi-heure puis s’éclipse définitivement.

Je retrouve deux collègues, Hisham et Jorge au buffet, ultime largesse de l'UE avant le cocktail. Des tables de 12, où chacun s'exerce à dresser des pyramides de nourriture où le *beef stew* ne côtoie pas trop la vinaigrette de la salade de chou. Inutile de songer à l'assortiment de desserts, les plats sont vides, quelques vestiges trônent dans les assiettes sales de tables désertés par des chacals déjà en quêtes de nouvelles aventures. Je perçois des regards interrogatifs et intéressés de « jeunes blancs » non-identifiés, contractuels de la délégation peut-être, sur les jeunes blancs identifiés que nous sommes avec notre badge autour du cou : comment devient-on expert ?

Pour l'après-midi, le gratin nous est réservé. Tout d'abord l'intervention de l'assistant technique du PNUD, le concepteur même du projet, puis clôture par le chef de la délégation.

L'assistant technique, indien, s'exprime dans un accent imaginatif, plaisant mais incompréhensible. Les deux papis de la french connexion, un rang avant moi se jettent des regards interrogatifs. Le ton est monocorde, les phrases interminables, l’horaire périlleux, juste après le déjeuner, si bien qu'il s'acquitte de sa tâche avec brio et désenvenime les potentielles questions par une anesthésie générale de la salle.

Au réveil, le chef de la délégation est au micro. Bel homme, grisonnant, le regard clair et terriblement froid. Son anglais est très pur, quel soulagement, mais le discours très convenu, une analyse de la tâche initiale, parcouru et à venir, pour terminer sur une congratulation générale. Derniers applaudissements et bravos.

Du *Magic Number*, pas un mot.

1. Programme des Nations Unies pour le Développement [↑](#footnote-ref-1)
2. Boisson non-alcoolisée à base de malt [↑](#footnote-ref-2)